4e Année — N° 854 (Quotidien) — Le Numéro : 5 centimes — Lundi 31 Janvier 1910

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS

Téléphone : 238-07
Adresse Télégraphique : COMŒDIA-PARIS

ABONNEMENTS
Paris et Départements . 25 fr. 13 fr.
Etranger ..... 40 » 20 »

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°

COMŒDIA

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS

Téléphone : 238-07
Adresse Télégraphique : COMŒDIA-PARIS

ABONNEMENTS
Paris et Départements . 24 fr. 12 fr.
Etranger ..... 40 » 20 »

Rédacteur en Chef : G. de PAWLOWSKI

Cassandre m'a dit...

Nous sortions de la représentation de l'Œuvre, enthousiasmés par l'émouvante pièce que MM. Nozière et Savoir avaient tirée de la *Sonate à Kreutzer*. Nous vantions sa valeur psychologique, l'humanité de ses personnages et son action dramatique et nous admirions le merveilleux talent que Mlle Gabrielle Dorziat venait d'y dépenser.

C'était un de ces soirs où l'on est reconnaissant aux auteurs et aux interprètes.

Cassandre interrompit nos effusions.

— Voilà un succès qui va faire du tort à bien des auteurs, dit-elle brusquement.

Nous parûmes surpris.

— Mais oui, continua-t-elle, le triomphe de la *Sonate à Kreutzer*, celui de la *Maison de Danaïs*, aussi celui de *Comme les Feuilles* à l'Odéon vont inciter nombre d'écrivains à nous donner, au lieu d'œuvres originales, des traductions ou des adaptations. Et comme ils n'ont pas tous le talent de Nozière, vous allez voir le résultat !...

« C'est une erreur commune à ceux dont l'imagination est pauvre et qui tentent pourtant les riches profits du théâtre, de croire qu'une adaptation coûte moins de travail qu'une pièce originale.

« Il est au contraire, malaisé de s'attacher décemment ces plumes du paon. Transvaser la matière d'un livre dans une pièce sans en rien laisser perdre, sans la dénaturer dans une mesure même légère, est une opération de cuisine qui veut des soins minutieux.

« Il est vrai que nos grands classiques, à commencer par Corneille, Molière et Racine furent souvent des adaptateurs.

« Une traduction exige d'aussi longs efforts. Donner une physionomie française à une œuvre étrangère — et sans la déformer — est plus difficile souvent que d'accommoder médiocrement trois actes d'une comédie en prose.

« Tenez, rappelez-vous l'aventure de M. Maurice Maeterlinck. Il est l'un des plus grands auteurs dramatiques qui aient jamais existé. *Pelléas et Mélisande* et l'*Oiseau bleu* sont des chefs-d'œuvre.

« Croyez-vous cependant qu'il a ajouté quelque chose à sa gloire en traduisant et remaniant cet été *Macbeth*.

« Et pourtant de quel appareil il avait entouré cette manifestation !...

« Sous la conduite de Mme Georgette [illegible] très expérimentée — avait été organisée. Cinquante personnes seulement avaient été admises à la suivre, c'est l'expression juste, car elle se déroula, comme la cérémonie du chemin de la Croix, à travers les salles gothiques, sur les poteries romantiques et sous les voûtes monastiques de l'abbaye de Saint-Wandrille.

« Chacun des poètes, après avoir payé une contribution de deux cents francs, fut englobé en un petit groupe de dix personnes.

« Cinq serviteurs, vêtus de couleurs différentes et accoutrés comme des personnages de Walter Scott les guidèrent de scène en scène, en pursuivant des sorcières.

« On vit ainsi les sorcières dans le jardin sous la lune ; on vit Duncan dans son palais, on vit beaucoup d'autres belles choses.

Soyez persuadé cependant qu'aucun directeur ne se souciera de monter cette *Macbeth*. Si vous la leur proposiez, ils sourciraient, hausseraient les épaules et vous répondraient comme Maurice Donnay, en temps du Chat Noir, qu'ils trouvent cette *Macbeth* comme une ode...

« Tant mieux ! Les auteurs hésiteront peut-être désormais à s'habiller plus ou moins richement avec les laines pour comptes des grands tailleurs d'œuvres dramatiques.

« Il faut être bien pauvre de son fond pour se plier à ce labeur obscur, périlleux et lassant. Il faut être bien humble aussi pour renoncer à l'ambition de rien produire de son cru.

« J'admire ces modistes patientes qui raccordent des débris abandonnés et disparates.

« Combien il semble plus simple de puiser son bien à même la vie. Chaque individu qui passe sur le boulevard est un sujet de pièce. Il suffit de savoir le regarder.

« Depuis trop longtemps, d'ailleurs, ajouta Cassandre avec violence, la littérature nous accable et nous fabrique des joies artificielles. Il est salutaire de se rafraîchir aux sources vives de l'instinct. Le mandarinisme corrallisé des lettrés est une marque évidente d'affaiblissement. L'abus de l'intelligence nous a épuisés. Nous écrivains n'inventons plus d'images. Leur sensibilité délicate s'étiole et dépérit. Nous sommes devenus une race de chauves. Les écrivains qui ont gardé quelque vigueur émoussent et déforment parmi tant d'images qui modulent trop savamment leur chanson fade.

« Il faut être franc et ne pas craindre de répéter que la littérature et le théâtre sont de nobles et profitables passe-temps, mais que le vrai intérêt de la vie est la Vie, elle-même.

« Nous jouons quotidiennement un rôle fort important dans de vrais drames beaucoup plus émouvants que tous ceux de Shakespeare, même lorsqu'ils sont adaptés par M. Maurice Maeterlinck. C'est là surtout ce qui doit retenir notre attention.

« Le meurtre de Duncan, l'ambition de Macbeth, l'amour de Laure Posdnycheff pour le virtuose Troukhatchewski sont des histoires morales qui peuvent utilement nous distraire, mais d'autres soucis nous réclament. Il ne faut pas vivre dans le rêve, même dans le rêve poétique.

« La vie est plus belle que les plus beaux poèmes, plus passionnante et plus variée ».

Après ce beau discours, Cassandre ajouta :

— Vous m'amenez à *Chantecler* !

Pierre MORTIER

Nous publierons demain un article de

FRÉDÉRIC FEBVRE

La séance interrompue

J'avoue ne pas très bien comprendre l'hésitation où l'on est, ces jours-ci, de donner enfin la répétition générale de Chantecler en raison des inondations.

Ces premières représentations étant données en grande partie au bénéfice des sinistrés, cela viendrait, je pense, pour qu'on les assimile aux galas que l'on a décidés un peu partout en faveur des inondés.

J'ajoute enfin qu'il faut songer à tout le petit personnel, aux innombrables artistes dont la vie matérielle est assurée par la vie même du théâtre, et qui, eux aussi, méritent quelque intérêt.

Mais au-dessus de ces considérations particulières, de ces justifications, pourrait-on dire, il me paraît évident que le caractère français s'accommode mal de pareilles défaillances. Il faut toujours dans l'esprit de notre race s'opposer aux désirs matériels quelque revanche de l'esprit, de déclarer que la vérité continuait, même dans les circonstances les plus graves, et nous sommes un peu tous dans l'état d'esprit du chanoine de Notre-Dame, qui, quoi qu'il arrive, n'hésite point à trouver sonner les charges.

Rien n'est plus naturel, à l'heure actuelle, que la campagne d'allégement entreprise par certains journaux au sujet de sujets presque entièrement matériels, qui n'intéressent, comme toute, que notre bourse et que la France est prête à réparer immédiatement, dans la mesure du possible.

C'est un très beau geste, qui fut toujours très français, que de donner une représentation en face de l'ennemi. On le faisait à la Comédie-Française lorsque la situation était autrement grave et que des soldats de vrais hommes étaient en jeu ; il serait véritablement navrant qu'on ne le fît pas lorsque le danger est purement matériel.

G. DE PAWLOWSKI.

Échos

Cet après-midi à l'Université des Annales, à 2 heures, Florian, par M. Jules Truffier, avec le concours de Mme Moti-Truffier, Mlle Bettina Bovet et M. J. de Féraudy.

A 5 heures, Circé, Polyphème, Nausicaa, par M. Jean Richepin.

Aujourd'hui, fêtes à souhaiter à : Mmes Marcelle Lender, Yvain, Geniat Darcy, Prince, Bailly, Valdey, Barry, Auffclair, Danglars, Marcella Pregi.

Publicité préalable :

Nous avons entre les mains le programme actuel de The London Coliseum, le grand music-hall de Londres où Mme Sarah Bernhardt doit, on le sait, donner une série de représentations.

Nous y voyons : 1° l'Ouverture Wien-Berlin, de Schrammel, 2° Le trio Jacklev dans une comédie acrobatique, 3° The original Whillys, 4° Georgia Coons, 5° Bowdan et Lerol, acrobates excentriques, 6° La Terrasse, etc..., etc...

Et nous voyons annoncé en dernière page une dissolution de la distribution du Jellicoe the Fairy, fantaisie de Sydney Blow et Douglas Hoare, musique d'Eward Jones), que :

« La direction a pris un arrangement avec Mme Sarah Bernhardt qui prolongera plusieurs morceaux de son répertoire en supplément gracieux.

« Cet engagement a un caractère d'événement historique et son annonce a fait une extraordinaire sensation dans les principaux journaux de toutes les capitales de l'Europe. »

Annonçons également, qu'après Mme Sarah Bernhardt, d'autres très grands artistes iront prochainement chez deux sociétaires du Théâtre-Français) vont se faire applaudir au Coliseum. Demandez plutôt à M. Marinelli qui a fait un engagement dont on va encore parler.

Hérédité.

Nous avons publié hier le compte rendu de M. Georges d'Esparbès aux Annales, où nous avons rapporté ce mot à propos de Robespierre : « Lorsque ce jeune homme rendit son âme à la déesse Raison ».

M. Hector Fleischmann, l'auteur d'un intéressant ouvrage : *Robespierre et les Femmes*, proteste énergiquement contre cette hérésie de M. d'Esparbès.

« C'est, nous écrit-il, bien preuve d'une ignorance grossière que de confondre le culte de l'Etre Suprême, avec celui de la Déesse Raison et de ne pas savoir que le premier fut créé par Robespierre pour contrarire et détruire le second ».

La parole est à M. Georges d'Esparbès.

Victime du devoir :

Le vaillant M. Adrien Bernheim, commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés, visitait, hier soir, vers onze heures, muni d'une lanterne sourde et accompagné de divers hauts fonctionnaires de l'Administration des Beaux-Arts et du Théâtre de l'Opéra, les souterrains de l'Académie Nationale de Musique, complètement submergés.

Il arriva au cinquième dessous, lorsque, s'aventurant en dépit du danger et de sa jovialité habituel sur une passerelle volante, son pied glissa et il choit dans l'eau profonde à cet endroit, de près de deux mètres.

L'accident, on le voit, aurait pu être des plus graves. Fort heureusement, l'aimable chef du secrétariat de M. Dujardin-Beaumetz, M. Pradelle, aidé de M. Catherine qui suivaient M. Bernheim sur la passerelle fatale, purent assez difficilement le dégager.

Correspondance.

Nous avons reçu hier la lettre suivante de Mme Jane Catulle Mendès :

Cher monsieur,

Je vous serais reconnaissante de vouloir bien réparer une erreur commise dans l'interview de M. Reynaldo Hahn, le parfait et délicieux musicien de La Fête chez Thérèse.

La ballade de Catulle Mendès n'a qu'une similitude de titre avec l'adorable poème de Victor Hugo qui se trouve dans Les Contemplations.

Ce titre, du reste, n'a jamais été que provisoire dans la pensée de Catulle Mendès. Mais on comprendra le sentiment qui m'a empêchée d'y rien changer personnellement.

D'ailleurs, M. Gustave Simon lui-même, représentant de Victor Hugo, n'a vu nul mal qu'il y avait lieu de m'en alarmer la demande.

Ceci dit, je m'associe avec empressement à toutes les louanges que M. Reynaldo Hahn a explosion à MM. les directeurs et au personnel de l'Opéra pour leur art et leur dévouement à monter l'œuvre de Catulle Mendès. Tous mes remerciements, cher monsieur, et mes compliments très empressés.

Jane CATULLE MENDÈS.

Vœux.

Le public se plaint souvent, et avec raison, de ce que les affiches spectacles chargées avant tout de le renseigner, ne soient plus qu'une exhibition de noms d'artistes en gros caractères, sans même qu'on sache leur rôle. Les noms sont connus ; très souvent il n'y a pas de prénoms ; l'indication des personnages interprétés n'est pas mieux. De sorte que s'il s'agit de rechercher du renseignement accordée à quelqu'un de peu connu, on ignore totalement si c'est un homme une femme ou un aéronaute.

Un seul music-hall a guéri la vieille galanterie française. C'est d'ailleurs un music-hall américain et en lit sur son affiche, en toutes lettres :

Madame de Lilo

Plus démocratique, l'Odéon accorde en ce moment-ci la vedette... à sa station du Métropolitain !

LE VIEUX COMPOSITEUR

(Dessin de M. Bailleux.)

— J'ai fait un rêve : je suivais [illegible] l'Opéra-Comique arrivait du Mercure : je me suis fait successivement violoniste.

Pour l'auteur de *La Barricade* :

Un quatrain de Henry Becque, improvisé un soir, chez Mme Aubernon, à un dîner où assistait M. Paul Bourget :

Pour obtenir enfin le vaguet,
J'ai pris des airs de prédicant,
Le pasteur et l'épilogue...
C'est tout qui suis le psychologue !

Tous les dîners ne sont pas vaguiens...

Dans un salon — le dernier où l'on causa, évidemment — quelques personnes, habituées de nos grands théâtres, s'entretenaient dernièrement des artistes dont le nom est plus spécialement d'actualité. L'une des futures gloires de l'art de prochain amusait à la conversation. Disons, pour éclairer la curiosité du lecteur, que ce disciple en expectative du bel canto commence sa carrière au gros succès sur la scène de l'Opéra-Comique, sans pourtant avoir jamais appartenu à un théâtre...

Quelques assistants ignorant encore notre débutant, devant lui. On en vint à *L'Or du Rhin*. « Connaissez-vous Fabert ? lui dit-on.

— Fabert ?

— Oui, Fabert, de l'Opéra, le Mime du *Crépuscule* et de *L'Or du Rhin* ?

Alors, avec « l'accompagnement du plus profond étonnement, le ténorino-amateur de s'écrier : « Ah ! Le Mime ? Il chante donc aussi ? »

M. Falendry, n'ayant pas entendu la Tétralogie à Toulouse, prenait Fabert pour un émule de Séverin Mars.

Une idée de M. Paul Adam.

Le sollaire de Pierre-Levée (on sait que M. Paul Adam s'est retiré loin des oreilles de la ville) écrit dans *Paris-Coquettes* :

« J'ai souvent demandé aux artistes de jouer, chaque soir, les émotions (jeu de scène, geste, inflexion de voix, verve du texte, allusion aux faits actuels, haines et sympathies politiques, etc). Ce surcroît de labeur n'a point tenté, je le comprends. Comme c'est fâcheux. Qu'il serait précieux de savoir en quoi l'ordinaire de la vingtième représentation diffère de ses prédécesseurs, et à quels moments et pour quelles raisons profondes ou accessoires. L'acteur, l'actrice qui écriront ces remarques mériteront toutes les couronnes. Ce serait une merveilleuse contribution à l'interpsychologie théâtrale ».

Je vois bien que M. Paul Adam demande à quelque chose de bien difficile ; mais enfin, qui sait, nous aurons peut-être un jour un acteur féru de psychologie, et ses observations rempliront d'aise, les savants.

Et donc, à qui le gant ? et qui va se dévouer pour satisfaire notre Paul Adam ?

A l'Opéra.

On parlait l'autre jour de l'orchestre et des chœurs de l'Opéra. M. de B..... qui a beaucoup connu les symbolistes, se contenta de dire :

« Je me rappelle l'étrange sigarade de Jarry, l'auteur d'*Ubu-Roi*, un soir où l'un de nous, croyant lui faire plaisir, l'avait amené à l'Opéra.

« Vers le milieu du second acte, à un moment où les cuivres ne dominaient pas, Jarry se dressa à demi, bras de sa loge, et dit d'une voix claironnante, en tendant sa canne vers l'orchestre :

— « Je me demande enfin pourquoi la moitié de l'étage inférieur est occupée par des gens qui s'amusent avec des instruments divers. Il y a là une fantaisie flagrante. Je viens y protester. »

« On vit d'ici la stupeur de la salle. Et pourtant, continua M. de B....., c'était peut-être Jarry qui avait raison. »

Les vierges folles !

Est-ce que M. Henry Bataille, qui fut poète avant d'être auteur dramatique, et qui, par bonheur, l'est resté, se doutait que le titre de sa nouvelle pièce, *La Vierge Folle*, était déjà celui d'une de ces « pièces proscrites » de Charles Baudelaire qui, heureusement pour nous et pour la gloire, ne virent jamais le jour ? Il est juste de dire d'ailleurs que la pièce de Baudelaire se serait appelée exactement, non pas « la », mais « les » Vierges Folles. Si c'est le dessein que M. Henry Bataille a repris ce titre, il faut l'en féliciter, car il est heureux et sédéisant. Et si c'est sans le savoir qu'il a ainsi nommé sa pièce, il faut le féliciter plus encore d'une rencontre qui est tout à son honneur.

Deux prix.

En Suisse, à Saint-Moritz, la station adoptée maintenant par la gentry britannique.

Le soir, à table, les femmes sont en peste et les hommes en frac. C'est la coutume anglaise. On apporte le café. Les hommes allument leurs pipes.

Ça aussi, c'est la coutume anglaise.

Un grand succès.

Seul de tous les théâtres du boulevard, l'Olympia, étincelant de lumière, n'a pas cessé de faire recette, hier en matinée et en soirée, avec son nouveau grand succès ! Ce soir donc, continuation des représentations de Mlle Cassive et de M. Marcel Simon dans *Fou le Père de Madame*, la pièce désopilante de Georges Feydeau. En outre, Léonora dans *L'Enlèvement de Psyché* et dix attractions inédites.

Le Comptoir Universel, 11, r. du Havre, donne 100 % et plus sur les reconnaissances Mont-de-Piété Paris et Londres.

Il est élégant d'avoir une De Dion-Bouton. Le fait est que la nouvelle 8 cylindres 35 HP des Usines de Puteaux, par la souplesse de son moteur, la simplicité de son mécanisme et sa marche silencieuse est absolument sans rivale. Catalogue illustré sur demande.

Il est reconnu que Lelièvre, 12, rue Laffitte, achète bijoux, diamants, perles, le plus cher de tout Paris. Il dégage aussi à ses frais les reconnaissances sur lesquelles il offre la valeur de l'objet engagé.

NOUVELLE A LA MAIN

Il est dans un théâtre 2-côté, une charmante, une exquise petite actrice, plus charmante et plus exquise encore, si bien que — le Diable sait comment ! — elle est arrivée à faire vedette... Et ses bonnes petites camarades, depuis trois jours, ne l'appellent plus que la « grue de la scène ».

Le Masque de Verre

Enquête sur la Musique moderne italienne

Depuis le jour où *Cavalleria Rusticana* fit son apparition, l'Ecole Vériste a connu des succès bruts. Elle a accaparé nos théâtres et, alors que le public nous avait donné devant des œuvres de premier ordre, il s'enthousiasme au contraire pour celles qui représentent l'école moderne.

Les musiciens français ont suivi très largement les pentes de leurs théâtres et de leurs concerts, à la musique étrangère. Il ont imposé Wagner surtout et contre tous, la merveilleuse école russe a été accueillie par eux. Ils ne peuvent donc pas être surpris de particulier, et notre brillante Ecole actuelle, si forte et si variée n'a pas à être jalouse d'aucune autre.

Nous avons jugé que le moment était venu de faire auprès de quelques uns de ses représentants, une enquête sur la *Musique moderne italienne*. Ce prolongement était nécessaire pour montrer qu'ils se sont exprimés en toute liberté d'esprit.

Voici donc, pour commencer l'opinion de

M. Gabriel Fauré

Vous voulez, nous dit-il, que je vous dise mon bonheur pour cette musique ? Ma sincérité devrait m'en empêcher et cependant, je ne puis me contenir. Les véristes italiens recherchent l'effet brutal. Ils font passer des choses effroyables dans un espace de temps aussi court que possible. Ils donnent le public haletant en lui montrant un sombre fait divers qui le captive, étonne la tête, beaucoup plus que la musique, et qui serait plus à sa place à l'Ambigu qu'à l'Opéra ou l'Opéra-Comique. Et puis quelle influence néfaste pour nos compositeurs, quelle école déplorable pour nos chanteurs ! quelle dé-

(Photo Manuel, phot.)

M. GABRIEL FAURÉ

sertion par leurs propres moyens et ce n'est pas le gros public qui analyse en cette matière, car il n'y connaît rien.

Nous avons vu ensuite

M. Vincent d'Indy

directeur de la Schola Cantorum qui, avec la plus grande énergie, répondit ainsi à notre question :

Les véristes ignorent tout de la musique. Ils ne savent pas ce que c'est que la composition, et, à exception Mascagni qui a évidemment une nature et un certain sens du théâtre, ce sont de nouveaux musiciens dont les productions sont de pures ignominies.

Les deux compatriotes en l'auteur sont les deux seuls Ricordi et Sonzogno qui font la loi en Italie. Comme ils actuellement ce que l'on pourrait appeler le succès musical, ils fabriquent des compositeurs à leurs goûts et imposent leur génie, qui peut d'ailleurs être très intéressant, naturellement. Ne croyez pas que l'Ecole Vériste soit l'expression, par notre la musique moderne en Italie. Il y a de très artistes, très consciencieux, il leur est impossible de se faire connaître. Il faut faire du véritable pour être joué et se défendre qui essaient de venir servir ensuite honteusement par les deux bonnes puissances du jour.

Verdi, avec une énergie et une force incomparables, avait merveilleusement évolué dans le grand drame, le dithyrambe et l'enthousiasme, à aboutir à *Otello* et à *Falstaff* qui est une merveille. Le véritable a eu peut-être son point de départ dans cette même recherche, mais à une telle que, ainsi que leur grand modèle, les Parisiens, Giordano et autres soient n'aboutissent, et comme il n'en est rien, on sent arrivés à tout ce qu'il y a de révolté et de vulgaire.

(Portrait de Benjamin.)

M. DEBUSSY

S'ils établissent une gloire, ils sont bien certain enfin de gagner de l'argent, c'est le seul qu'ils méritent.

M. Savard

L'auteur de *la Forêt* interrogé entre deux répétitions à l'Opéra nous répond à la fois d'une façon nette et concise.

Mon avis sur ces mets le jeune beaucoup-on-dit des musiciens italiens modernes. Leurs œuvres sont d'un sentiment grossier, vulgaire, et de plus elles sont anti-musicales. Ils font un gros effort superficiel pour produire le public ; mais il n'y a quelquefois une expression véritable, elle est toujours d'une vulgarité navrante. C'est de la musique commerciale, voilà tout.

Nous en avons profité pour interroger en même temps :

M. Reynaldo Hahn

Quelques vigoureux *la Fête chez Thérèse*. Il ne se lit pas prier pour nous exprimer toute sa pensée :

Nos sentiments, nous dit-il, ses véristes ne savent pas ce que c'est que la musique, mais ils ne connaissent aucune musique. La connaissance des grands maîtres étrangers est de première absolument pour un musicien et il est extrêmement rare si on me dit que M. Leoncavallo regrette parfois Haydn. Mozart ou Beethoven. Je ignore quel auteur de premiers opéras au Conservatoire on sait plus qu'eux ; ils ignorent tout de la technique musicale, il faut qu'ils complètement, c'est même la source.

On peut manquer d'idée, ne pas être original, mais il n'est pas permis d'ignorer son métier. Personne ne prétendra à acheter de la cornichon falsifié, et cependant c'est ce que les Italiens nous servent. Leurs œuvres ne sont que sorte d'hors que nous ne trouvons dans nos opéras-bouffes, mélodies sans accent, grossières, prétentieuses sans une bonne plus grandiose encore.

Qu'ils les font dans une sorte d'Italien de la musique, le ne m'y trouve pas, elles seront à leur place, mais pas dans nos théâtres subventionnés.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France